

Lorsque le capitaine lui ôta pour la première fois sa cagoule, Hansen l'Ébène, ébloui par une soudaine fulguration, sentit que la lumière le pénétrait non seulement par les yeux, mais aussi par tous les pores de son corps. Même s'il fermait bien fort les paupières et mettait ses mains en travers, en guise de filtre, la faible lueur de l'ampoule de quarante watts transperçait tout son être, le blessait, l'asphyxiait, le consumait.

Les derniers jours, sous sa cagoule, Hansen avait réussi à accepter peu ou prou cette obscurité imposée, comme une fatalité. Il y avait même trouvé un côté positif : dès que la douleur lui accordait une trêve et que ses fichues nausées diminuaient, il essayait de se concentrer sur lui-même, de respirer profondément, de se détendre, de desserrer les mâchoires, les poings, et alors seulement, oui, il trouvait quelque soulagement à imaginer la lumière, les couleurs. La première couleur qu'il parvenait à visualiser était l'orange, suivi du violet, du vert, puis du bleu. Pour une raison mystérieuse, il avait beaucoup de mal à se représenter le rouge ; invariablement, les couleurs lui apparaissaient sous la forme de nuages monochromes.

Souvent, durant sa captivité, il se remémorait leur départ vers l'autre côté : ils s'étaient envolés vers Paris une nuit de novembre, sans crier gare, Hansen l'Ébène, Bargas et Gros-Suñé. Malgré l'angoisse causée par ce grand saut, peut-être irréversible, qu'ils s'apprêtaient à faire, ce fut un moment joyeux. Pour minimiser les risques, ils n'embarquèrent pas à Ezeiza mais à l'aéroport de Montevideo, laissant tout et rien de l'autre côté du fleuve, de ce fleuve qui semblait les regarder en protestant, de ses petites vagues brunes, clapoteuses et disloquées.

— Le fleuve pleure, Bargas, dit l'Ébène d'une voix très grave, comme pour imiter ce qui, d'après lui, était la manière de parler des Uruguayens. Si ce tango n'existe pas déjà, pourquoi ne pas l'inventer : quand on le laisse ici, il pleure sa sombre misère, quand on le laisse là-bas, il pleure sa sombre rancœur... Un jour nous reviendrons, mais les eaux de ce fleuve ne seront jamais vertes, ni bleues, ni orange comme dans les rêves, elles seront toujours brunes ; ces vagues ne cesseront de nous éclabousser comme la bruine. Ce Río de la Plata, qui se prétend mer, la mer des mers, ne sera jamais que fleuve.

L'été naissant se faisait déjà sentir, mais un dense et inhabituel brouillard couvrait Montevideo, comme un voile de méduses.

Gros-Suñé, qui connaissait un peu l'Uruguay où il avait séjourné une semaine chez des cousins, fanfaronnait en affirmant qu'on y préparait les meilleures cassolettes de fruits de mer, oubliant au passage ce que tout le monde savait parfaitement : c'était la première fois qu'il en mangeait une. Ce que Hansen l'Ébène avait le plus aimé, ce n'était pas tant la cassolette elle-même que le mot cassolette. Allez savoir pourquoi, il le trouvait éclatant, pittoresque ; il lui rappelait ces temps lointains où les mots pouvaient encore, inopinément, lui produire un effet magique, comme ce fut le cas quand il entendit un 8 octobre, de la bouche de Bargas, le mot oxymore. Il ne savait pas très bien pourquoi, mais il y avait quelque chose dans ce vocable qui l'emplissait de joie, qui le mettait dans un état d'exaltation ; oxymore, cela résonnait joyeusement à ses oreilles, comme une harpe au vent, comme un accord parfait majeur. Le X brillait tel un noble blason, et ses quatre syllabes l'acheminaient encore et encore vers une inlassable et impétueuse recherche, à l'affût de ces mots magiques qui, déjà à l'adolescence, l'avaient fasciné ; « un jour, pensait-il déjà alors, moi aussi j'emploierai des mots de quatre syllabes, avec beaucoup de x, de diérèses et autres ornements. Et si un jour je parviens à traverser la "Flaque" et à débarquer à Paris, pensait-il sans doute de manière prémonitoire, la première chose que je ferai, ce sera d'écrire et de déclamer aux quatre

vents, dans les rues et les avenues parisiennes, des mots avec plein d'accents circonflexes, oui, des tas d'accents circonflexes, comme ceux qui ornent les livres de Diderot, même si je ne sais pas très bien où on les met ni à quoi ils servent, j'en utiliserai à profusion... »

« Le Gros a raison, pensa Bargas, ils sont tous là à attendre l'inspiration d'un Bargas-oxymore, pour l'instant plus modéré qu'extrémiste. Un oxymoriste digne de ce nom se doit de préserver un équilibre parfait entre extrémisme et modération. Mais là, c'est la modération qui l'emporte... Merde, alors ! À moins qu'il ne s'agisse de trouille ?

— Les gars, répondit Bargas, il faut que le taon qui sommeille en nous se réveille une fois pour toutes, qu'il se faufile à travers tous les interstices de la vie pour sortir le monde de sa léthargie. Hansen l'Ébène, où qu'il soit, a misé à cent contre un sur le taon qui l'emporte sur la vinchuca. Hier, quand j'ai vu Platoche dans ma télé-radio, j'ai découvert qu'il y avait dans son regard un je-ne-sais-quoi qui m'inspirait confiance. Il ne saurait rester insensible à nos inquiétudes, surtout lui qui, comme son surnom l'indique, tient à la fois de Platon et du Che. Bref, un authentique extrémiste modéré.

« Penser de nouveau en infinitif. Marcher dans les flaques pour se sentir bien au chaud dans les bistrots. S'agripper à la bouée-ignée. Sombrier pour éteindre les flammes. Chercher des arguments ontologiques pour démontrer l'existence de Dieu. Faire exploser les cercles concentriques de la douleur. Oublier jusqu'à l'oubli... Si l'alternative finale, si le libre-arbitre oscille entre les flammes vives et les eaux profondes, entre le Déluge et l'Enfer, alors il n'y a plus de Dieu possible. Je suis athée, se dit-il. Je suis impie, je suis sot, voire stupide. Je suis très athée, mais pas assez pour croire en Dieu ! »